

**LES CAHIERS**

**DE LA VIE A  
CANCALE**



**n° 5**

## La CARMAGNOLE

Chacun sait que "La Carmagnole" était le costume que portait les ouvriers pendant la Révolution. Il consistait en un gilet-veste, un large pantalon garni de cuir, un bonnet rouge, une cravate rouge nouée négligemment sur la poitrine. L'on donna le nom de Carmagnole à une chanson révolutionnaire que ces ouvriers chantaient en dansant.

Ce que l'on sait sans doute un peu moins, c'est que ce nom de "Carmagnole" fut également donné à Cancale en 1794 à une terrible maladie qui fit de nombreux ravages dans les rangs des marins qui faisaient partie d'une Escadre Française au mouillage dans notre baie et aussi dans les familles Cancalaises.

Informons-nous de l'évènement tel que l'a résumé l'Abbé François Bouleuc dans son petit guide sur l'histoire de Cancale :

*"En 1794 une escadre française, composée de huit vaisseaux de ligne et de six frégates, s'arrêta sur la rade de Cancale. Pendant que cette flotte était au mouillage, il arriva du Nord une frégate nommée : La Carmagnole. Les vivres de ce navire étaient avariés et une maladie contagieuse provenant disait-on de la mauvaise qualité du riz qu'on avait à bord, commença à décimer l'équipage. Bientôt cette maladie s'étendit à toute la flotte. En peu de temps deux mille hommes moururent. Comme l'on descendit à terre les malades et les cadavres, le germe pestilentiel descendit avec eux et les habitants furent atteints à leur tour. Un grand nombre d'entre eux mourut. L'Eglise, la Halle, la maison de Belle-Vue, la Motte-Jean, Beauregard furent convertis en hôpitaux. Après le décès des malheureux pestiférés, on conduisait les cadavres par charrettes dans un champ près du village de Saint-Jouan. Il a gardé depuis le nom de "Clos des Morts".*

Voilà donc pour l'essentiel. Essayons maintenant d'analyser les faits en nous référant à divers documents des Archives Municipales et Paroissiales de Cancale.

La France est en pleine Révolution. Les Etats Européens sont ligüés contre nous. La Convention Nationale siège à Paris. La Terreur s'est installée en Province. Pourchassée par les représentants en mission, la résistance des "Cy-devant" s'organise. Nobles et Royalistes s'exilent à Jersey et à Guernesey. La crainte d'un débarquement éventuel d'une armée catholique et royale sur nos côtes, amène le Comité de Salut Public à décider de s'en prendre aux Iles Anglo-Normandes et de les investir.

Dans l'attente de vents favorables, une division de huit grands vaisseaux vient mouiller sous Cancale.

Cette division est composée, du Redoutable, de la Révolution, du Zélé, du Nestor, du Superbe, du Scivola et de l'Aguillon ;

Des frégates : La Pomme, La Carmagnole, La Danaée et de la Félicité ;

Des corvettes : La Babette, La Société Populaire et l'Assemblée Nationale.

Il y a en outre sur la rade de Cancale : cinq canonniers, deux flutes et neuf transports. L'on a pas de peine à imaginer le nombre important de marins et de soldats qui stationnent ainsi dans notre baie.

A Cancale comme dans beaucoup d'autres paroisses, c'est la misère.

Les champs sont dévastés par la troupe ou par les pillards. Les stocks sont inexistantes. Pas de blé donc pas de pain, tout est réquisitionné par le Comité de Salut Public. L'on recense les quatre moulins de Cancale celui du Champ St-Méen, celui de la Houle, les deux du Haut-Bout pour éviter qu'ils ne fonctionnent clandestinement. Une mauvaise alimentation, une hygiène plus que douteuse, l'eau des ruisseaux, souillée par les déjections, vont faire que la maladie du typhus va vite s'installer et l'épidémie va gagner en un clin d'oeil les marins de l'escadre et la population cancalaise.

En avril 1794, le premier marin a être atteint de ce terrible mal qu'est le typhus fait partie de l'équipage de la Carnagnole. L'épidémie prendra ce nom redouté.

Au début l'on soigne les malades à bord, la première victime signalée dans les actes de décès est Vincent Parament originaire du Conquet.

Les navires avaient alors un équipage mixte composé de marins et de troupes, analogues à nos fusiliers-marins. Une apparence de Service de Santé avait été créée pour soigner les malades : LE TELLIER et MAILLARD sont les noms des chirurgiens les plus souvent cités dans les actes. L'on relève également le nom de Léonard Bouyer de Vildé la Marine, mort la même année au service des malades.

De bonne heure on se rend compte qu'il est impossible de lutter efficacement contre le fléau tant qu'on n'aurait pas d'hôpital à terre. Les autorités décident de transformer le Château de Beaugard en maison de santé. Le 8 Floréal de l'an 2 (28 avril 1794) l'agent maritime de Cancale écrit à Le Carpentier représentant du Peuple à St Malo :

*"...Chaque jour, les équipages des bâtiments de la République en station à Cancale tombent malades, le nombre s'en élève à près de 700 que l'on traite à bord faute d'emplacement à Cancale. Cependant on pourrait y destiner l'Eglise cy-devant paroissiale, mais elle est occupée par la troupe et par la réserve des biscuits."*

L'agent maritime propose de faire transporter les uns et les autres dans des maisons d'émigrés à portée de Cancale et de destiner l'Eglise à servir d'hôpital.

Une nouvelle lettre plus pressante du 23 Floréal (12 mai) réclame des femmes au nombre de douze, pour soulager nos frères dans les hôpitaux. Autant que faire se pourra, il faudrait trouver des femmes âgées et laborieuses, écrivaient les deux chirurgiens. Plusieurs répondirent à l'appel, certaines se dévouèrent jusqu'à la mort : Marguerite Rault de Frigavou, Jeanne Lancelin de Cancale, Louise Hervé de St Malo, Lucie Lévêque de St Méloir et Perrine Guichard domestique du Pont Pluel.

Combien de filles et de femmes admirables qui firent le sacrifice de leur vie pour soigner les pauvres marins et Canealais victimes de ce fléau. Une lettre du 15 Prairial (4 juin 1794) adressée par les Officiers Municipaux de Cancale au Citoyen Le Carpentier, nous donne toute la mesure de la misère qui sévissait à Cancale pendant cette période :

*"Citoyen, La maladie que les marins ont apporté dans notre commune y fait des progrès. La contagion se répand dans l'intérieur, déjà un grand nombre de nos habitants en est atteint et dont la majeure partie étant pauvre et chargée de famille, sont dans l'impossibilité de se procurer par eux-mêmes les remèdes, les bouillons et les soins qu'exige leur état. C'est un puissant motif d'intérêt pour l'humanité souffrante par lequel nous réclamons ta commisération. Nous te prions de vouloir bien autoriser le citoyen Barnier, chef civil de l'Escadre chargé des hôpitaux de Cancale, à faire fournir les dits remèdes et bouillons à ces malades indigents. Nous en avons conféré avec lui, mais attendu que cette fourniture peut devenir un objet dispendieux il exige, pour y pourvoir, ton approbation que nous espérons que tu voudras bien accorder en faveur de ces malheureux."*

Salut et entier dévouement.

Le 11 juillet (22 Messidor) le Maire de Cancale écrit à St Malo :

*Citoyen- Nous avons au moins 300 malades de nos habitants, il est de notre devoir de vous prévenir que cette maladie est contagieuse, puisque les Chirurgiens, les infirmiers et les habitants qui ont été près de ces malades sont tombés malades aussi, ainsi que journellement des habitants meurent et restent malades jusqu'à trois dans quelques maisons. Si vous doutez de la vérité, nos extraits mortuaires vous le certifieront. Il serait par conséquent dangereux d'exposer les défenseurs de la Patrie à contracter une épidémie qui leur ferait plus de mal que toutes les puissances coalisées."*

Salut et fraternité.

Cette lettre était une réponse au Comité Révolutionnaire de St Malo, qui voulait dépêcher à Cancale dans la crainte d'un débarquement anglais, un bataillon complet de neuf compagnies de soldats. Comme on le voit, le Maire et les Officiers Municipaux avaient d'autres chats à fouetter que de recevoir et de loger surtout tout un bataillon de troupiers. Les autorités essayèrent en vain d'arrêter le fléau. Le Maire fut sommé par les Chirugiens et Docteurs de veiller à la propreté des sources à ce que l'on construisit des fosses d'aisance très profondes et que l'on enterrât sans délai les victimes de l'épidémie.

*"Pour éviter les inconvénients qui pourraient résulter d'un trop long délai à enterrer les morts, nous vous prévenons que nous les ferons porter au lieu du repos, une demi-heure après leur mort. Pour cet effet vous (requièrent) le nombre d'hommes nécessaires pour qu'il y ait toujours des fosses de faite. Nous vous prions de surveiller ceux qui seront chargés de faire ces fosses, afin qu'ils les fassent assez profondes, vous aurez soin d'empêcher qu'on en mette deux dans la même, parce qu'on nous a rapporté que le fossoyeur ne mettait d'abord qu'un ou deux pieds de terre par-dessus le mort et que lorsqu'il s'en présentait un autre, on le mettait, dessus le premier à très peu de distance de la surface de la terre."*

On fut obligé, tellement le nombre des morts s'accroissait, de convertir un grand champ du village de St Jouan en cimetière.

Combien y eut-il de victimes dans toute l'épidémie ?

Deux mille, assure l'Abbé Bouleuc. Ce chiffre paraît être exagéré. Les actes de décès de l'année 1794 portent 380 morts (avec courbe ascendante d'avril à juillet, début de la maladie) et 102 morts pour l'année 1795 soit quand même 4 fois plus qu'en année dite normale.

Quand la maladie battit son plein, il y eut tant d'ouvrage pour soigner les malades, enterrer les pauvres morts et pour vaquer aux besoins de la vie quotidienne, qu'on n'eut plus le temps de dresser les actes de décès. Aussi l'on constate que vers le mois de juillet 1794,



## 25 000 personnes

bien souvent les victimes ne sont plus désignées que sous les expressions "deux, trois, quatre particuliers dont nous n'avons pu nous procurer de plus amples renseignements ou encore : le nommé Louis... du lit n° 61 A la cy-devant Eglise.

Pour éviter la contagion, on les enveloppait de chaux, il y a confirmation de ce fait dans la découverte faite au moment de l'agrandissement du Presbytère de débris humains engagés dans une épaisseur assez considérable de chaux.

Ce que l'on constate dans les actes de décès c'est le nombre important de jeunes gens qui disparurent, victimes de ce typhus. Pauvres petits gars venus s'engager comme volontaires sur les vaisseaux de la Nation pour combattre l'Anglais exécré ou tout simplement pour gagner leur pain. D'où venaient-ils ? D'un peu partout de Normandie et de Bretagne, du Havre et de St Brieuc, de Port en Bessin ou du Conquet, même des Basques et des Périgourdins.

L'épidémie s'arrêta au printemps 1795.

Le citoyen Palbeau, garde des magasins à fourrage de Port-Malo, obtint l'autorisation de remplir l'Eglise de Cancale (St Méen) de foin et de paille pour les besoins des hussards et des gendarmes cantonnés dans notre ville.

Dans un rapport du 23 mai 1795 (4 Prairial an 3) nous lisons :  
...Nous n'avons sur la rade que la frégate la Romaine et quatre ou cinq cutters ou petits bâtiments armés.

La Carmagnole va partir pour le Havre, pour y recevoir un radoub et reprendre son doublage en cuivre.

La réparation que demande la Carmagnole peut-être achevée facilement dans un mois.

Pendant ce temps, Cancale soignait ses blessures et pleurait ses morts.



Guy MINDEAU

Février 1981.